

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Après la mort de Maurice Barrès (Suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 1-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Après la mort de Maurice Barrès

(*Suite et fin*) à M.

La sensibilité de Barrès ne se trouve nulle part plus sur le vif que dans ses notes sur l'Espagne et l'Italie, et puisque j'écris ces lignes de l'incomparable cité reine de l'Adriatique, ouvrons le livre au beau titre de diamant « *Amari et dolori sacrum* », qui contient la *Mort de Venise*.

Répétant Amiel, Barrès avait noté : « Les spectacles de la nature ne me sont que des tableaux psychologiques », et dans la ville aux mille canaux, il se laissera entièrement dominer par l'idée de la mort, dont sa sensibilité est impressionnée jusqu'au malaise de l'obsession :

« La puissance de cette ville sur les rêveurs, c'est que dans ces canaux livides, des murailles byzantines, sarrasines,

lombardes, gothiques, romanes, renaissance, voire rococo, toutes trempées de mousse, atteignent sous l'action du soleil, de la pluie et de l'orage, le tournant équivoque où, plus abondantes de grâce artistique, elles commencent leur décomposition. Il en va ainsi des roses et des fleurs de magnolia qui n'offrent jamais d'odeur plus enivrante, ni de coloration plus forte qu'à l'instant où la mort y projette ses secrètes fusées et nous propose ses vertiges »

En un autre point :

« Le centre secret des plaisirs que nous trouvons sur les lagunes, c'est que tant de beautés qui s'en vont à la mort, nous excitent à jouir de la vie ».

L'amour, la beauté, la poésie, tout ce qui, pour le commun des mortels doit exprimer la joie n'est pour lui que motif de tristesse, et en chaque paysage, en chaque sentiment, il ne voit pas d'abord ce qui est sain et normal, mais le côté malade et gâté ; il entend seulement, comme une perpétuelle sonnerie de cloches, les voix qui pleurent et appellent la mort. On doit reconnaître en cela la part de Baudelaire. Par exemple : « La beauté et la noblesse sans ombre ne vêtirent jamais un vivant ! » (*Jardin de Bérénice*), et Baudelaire : « Je ne prétends pas que la joie ne puisse pas s'associer à la Beauté, mais je dis que la joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère un type de Beauté où il n'y ait du malheur », (*Œuvres Posthumes*). Et Barrès encore : « Les femmes abandonnées sont plus intéressantes que les amoureuses ». (*Du sang*, p. 36).

De même, il se plaît à attribuer à la tristesse de Venise et à l'air malarique de la lagune quelques-unes des plus belles pièces de Musset :

« Nous ne remercierons jamais assez quelques bulles de gaz malsain qui vinrent crever à la surface de l'eau autour de la gondole de Musset ».

Voguant à travers les îles qui entourent Venise, Barrès aperçoit le cimetière de S. Michele. Il se souvient que Chateaubriand, se rendant à Goritz près de Charles X, en 1831, avait désiré une des cellules qui composent la maison basse adossée à la cathédrale de marbre blanc, et il ajoute :

« Le brisement de la mer sur des pierres délitées, qui protègent un charnier, lui aurait donné un rythme large pour ses phrases et pour le psaume monotone de ses dégoûts. Bœcklin a peint une « Ile de la Mort », fameuse en Allemagne. Il a pu prendre à S. Michele son point de départ. Mais sa toile cherche le tragique par de longs peupliers lombards, par des cyprès, de lourdes dalles, par le silence et des eaux noires ; la joie des gondoliers y manquent, qui conduisent ici les cadavres et qui, couchés dans leur barque mouvante, à la rive du cimetière, plaisantent en caressant un fiasco. Pour nous désespérer sur notre dernière demeure, il ne faut pas l'environner d'une horreur générale ; c'est nous flatter, c'est un mensonge ; faites-moi voir plutôt l'indifférence : seules pleurent deux ou trois femmes impuissantes et bientôt elles-mêmes balayées, pour qu'il en soit de nous et de notre petit clan exactement comme si nous n'avions pas existé ».

Sturel, dans *l'Appel au soldat*, a vu ces gondoliers de la mort :

« Guidé par cette sorte d'appétence morale qui incite les âmes, comme vers des greniers, vers les spectacles et vers les êtres où elles trouveront leur nourriture propre, Sturel s'orientait toujours vers ceux qui ont le sens le plus intense de la vie et qui l'exaspèrent à la sonnerie des cloches pour les morts. Dans la société la plus grossière, sa sensibilité trouvait à s'ébranler. Au croisé d'un enterrement sur le Grand Canal, un gondolier l'émeut, qui pose sa rame et dit : C'est un pauvre qu'on enterre ; s'il était riche, cela lui coûterait au moins trois cents francs : il ne dépensera que quinze francs. Il a de la musique pourtant, et ses amis avec des chandelles, car il est très connu. Arrêtons-nous un peu, parce que moi j'aime à entendre la musique. Les voilà qui partent par un petit canal vers St-Michel. Adieu. Il a fini avec les sottises gens... A droite, vous avez le palais de la reine de Chypre, qui appartient maintenant au Mont-de-Piété. Ici, le palais du comte

de Chambord, racheté par le baron Franchetti, dont la femme est Rotschild.... »

Mais Barrés devait avoir une autre vision de Venise, moins désespérée, parce que lui-même, s'il a toujours conservé son frémissement particulier et si, dans sa prose, a toujours retenti comme un sanglot de mélancolie voluptueuse, avait acquis, les dernières années, une simplification psychologique, une concentration de la personnalité qui lui faisaient recevoir des choses et des gens des impressions plus harmonieuses et plus marquées de cette sérénité qu'il admirait tant — sans doute avec un peu d'envie — en Goethe. Invité, avec d'autres Français de marque, dans l'été de 1916, à visiter notre front, il demeura dix jours en Italie :

« Par le plus joli soleil du matin, me voici hors de la gare, devant l'escalier battu de la vague, dont, jadis, tant de fois, j'ai descendu avec ivresse les marches. Le temps nous manque pour aller jusqu'à St-Marc ; mais tout auprès, voici l'église des Scalzi, sur laquelle les avions autrichiens lancèrent des bombes. Allons voir leur crime et la voûte effondrée qui portait le chef-d'œuvre de Tiepolo, la maison de la Vierge, transportée à travers l'espace par les anges, de Nazareth à Lorette. Je sonne. Deux moines m'ouvrent. — Les pauvres vieux, — me dit-on ! Si vous aviez vu leur émoi, quand au milieu de leur paix et de leurs trésors, est arrivée cette brutalité... rien ne subsiste... rien n'a laissé d'espoir... c'est un trou béant... un désastre complet. Vous vous rappelez l'éclatante merveille ? Entourée d'anges musiciens, la Vierge portait un manteau jaune, inoubliable, qui donnait la clef musicale de tout le tableau. On sait comment la Venise du 18^{me} siècle mettait au-dessus de tout les concerts et l'opéra ; une harmonie délicate et fastueuse emplissait les églises, les palais, les places, les théâtres ; il semble qu'aux Scalzi, Tiepolo ait voulu dire « moi aussi je suis musicien... » Rythme, coloris, mouvement, il égale Monteverde et Marcello. Ses anges avec leur violon et leurs longues trompettes jetaient cette note claire et aiguë de jaune... adieu, plaisir, éclatante fantaisie, caprices, bel art apparenté aux féeries de Shakespeare, aux grâces de Molière, et déjà au romanesque un peu triste de notre Musset. Du feu d'artifice que l'aimable génie avait fixé dans les airs,

la brute allemande a fait ce tas de plâtras en poussière qui gisent dans un coin de la chapelle. Rien ne subsiste du chef-d'œuvre, sinon au quatre angles de la corniche, quatre motifs, quatre spectateurs, qui regardaient voler, au centre du tableau, la Vierge de Lorette. ⁽¹⁾ Ils voient, ce matin, par le plafond troué, les pigeons de St-Marc entrer librement et voltiger sur nos têtes. Ce crime si bête a rempli d'enthousiasme la Germanie entière. Dès la première minute, elle avait cherché cet exploit. La guerre fut déclarée le 23 au soir ; le lendemain, vers 5 heures, dans cette aube rose et bleue où les églises et les palais de Venise semblent des choses aériennes qui se reflètent dans l'eau, trois avions ennemis apparurent dans le ciel. « Cela donnait l'impression, me dit M. O., qu'on jetait des bombes sur le berceau d'un enfant. ». N'y a-t-il pas dans Wurtzbourg quelque plafond de Tiepolo que l'on pourrait détacher et rapatrier pour la consolation et la gloire de l'église des Scalzi ? »

Je cite encore cette visite à d'Annunzio blessé :

« D'Annunzio habite sur le Grand-Canal un tout petit palais que se rappellent sans doute les visiteurs de Venise : c'est le « palazzino rosso » au fond d'un étroit jardin, dont les arbres se penchent vers l'eau au-dessus d'une balustrade de marbre. Et c'est harmonieux et juste que pour souffrir et se reposer, le poète du « Feu » ait trouvé cet endroit raffiné. Mais le voici qui vient à nous, amaigri, pâle, l'œil gauche caché par un bandeau noir, ⁽²⁾ plus charmant que jamais en jeune officier... Pendant qu'il me parle et sans me distraire de l'admirer, je regarde le charmant décor. Il faudrait la science et le minutieux pinceau de Théophile Gautier pour décrire ce « palazzino » silencieux qu'éclaire le petit jardin et pour inventorier ces pièces minuscules dont les plafonds et les murs,

(1) Actuellement, l'église des Scalzi (carmes déchaussés) est recouverte d'un plafond de bois, qui, à côté des richesses environnantes, fait une douloureuse impression. Le vœu de Barrès n'a pas été entendu. Je crois savoir qu'un projet de plafond nouveau a été présenté, mais combien de temps encore faudra-t-il attendre et trouvera-t-on un nouveau Tiepolo ?

(2) On sait qu'au cours d'une trop rapide descente d'avion, Gabriel d'Annunzio avait eu la rétine décollée. Condamné à demeurer pendant des mois dans l'obscurité, avec la tête plus basse que le reste du corps, il raconte dans son « Nocturne » ses impressions et ses souvenirs de guerre, écrits à tâtons, sur de petites bandes de papier préparées par sa fille.

curieusement ouvragés, sont couverts d'objets rares et précieux... « Aujourd'hui, ils (des artistes) me jouent de la musique française de chambre, César Frank et Maurice Ravel », et sur notre désir de ne « pas interrompre son plaisir, il nous mène au premier étage, dans sa chambre, où l'attendent quelques amis et sa fille, charmante personne de vingt ans, accourue dès la première heure pour veiller à son chevet... De la pièce voisine, la musique s'élançait et remplit de rêve le petit palais. Ce sont d'excellents artistes, ces soldats triés par leurs chefs dans les batteries du Lido, et ils jouent de toute leur âme pour enchanter la souffrance du maître qu'ils admirent. Écoutons, regardons, c'est là, sous nos yeux, tout vivant, un de ces tableaux que le grand art aime à prendre pour thème. Dans la ville où Giorgione peignit le « Concert champêtre », j'assiste au concert pour le héros. D'A., étonnamment jeune, pâle et faible, reçoit avec son sourire toujours égal l'amitié de ses hôtes ; sa fille, au visage doux et profond, n'a de regard et de pensée que pour le blessé vénéré ; auprès d'elle, une amie de son âge lui tient la main dans un geste de sympathie, comme pour la rassurer, et une troisième jeune femme, agenouillée par terre, assise sur ses talons, le regard perdu, écoute avec avidité la musique, réalisant ainsi le type classique d'une Sainte Cécile. ... Le soir approchait ; la lumière moins vive permettant au blessé qu'il se risquât dehors, nous sommes partis en gondole à rames... nous allons au nord de la ville, dans un quartier vétuste et désert de palais délabrés, au « Casino degli spiriti »... C'est un jardin du 16^me siècle qui n'avait jamais disparu complètement et que le goût excellent de son propriétaire a rétabli, d'après les anciennes gravures, tel que le connurent Michel-Ange et Vittoria Colonna. Les colonnades se mêlent aux fleurs, aux arbres, pour former un ensemble noble et mystérieux, ordonné en une suite de chambres diverses de couleur, de dessin et de parfum. Nous allons, respirant, admirant et causant, et, arrivés au fond de ce promenoir enchanté, à travers les barreaux de la vieille grille, contre laquelle vient fraîchir la lagune, nous voyons, sur l'eau déserte, au loin, dans l'atmosphère bleue et rose du soir, le cimetière... » ⁽¹⁾

(1) On me permettra de citer la dépêche envoyée par d'A., pour les funérailles de Barrès : « Vendredi, 7 décembre 1923. Je suis malade et jusqu'à cette heure, on a voulu me cacher la mort de mon grand frère français pour m'épargner une trop grave douleur. Dans sa dernière lettre, en souvenir de sa visite affectueuse au

* * *

Quand on constate que son influence va de Charles Maurras à Henry de Montherlant et Jacques Rivière, en passant par Marsan, Benoît, Dorgeles, Drieu de la Rochelle, sans oublier les aînés Boylesve, Jaloux, les Tharaud, Victor Giraud et toute la foule ardente des inconnus, enveloppant au moins trois générations, on reste sans parole devant l'immensité du vide causé par sa mort. — Il est devenu banal de noter que l'effort de Taine et de Renan avait abouti au déterminisme total, au naturalisme, à la fausse science et produit chez les jeunes artistes et écrivains de 1880 un cruel pessimisme encore augmenté par l'amer sentiment de la défaite de 1870. L'histoire psychologique de Barrès se répercutait en ses contemporains, qui le suivirent dans les molleses et les somptuosités du nouveau jardin d'Armide qu'il ouvrait à leur imagination.

Ceux de 1895 ignorèrent le pessimisme de leurs aînés, puisque la réaction contre le naturalisme avait déjà éclairci la voie. L'analyse venait d'être mise à la mode et l'ironie commençait à s'emparer de ces cœurs qui se plaisaient à afficher la lassitude et même la déliquescence. L'ascendant de Barrès fut absolu, et dans les cénacles d'avant-garde, on récitait avec une religieuse ferveur, les passages les plus typiques de ses œuvres, comme l'épisode d'Amaryllis, dans *Sous l'œil des Barbares*, ou le récit inoubliable qui commence par ces mots :

« Je t'ai dit que ma famille est Arménienne du nom d'Aravian,....

ou les pages parfaites de l'assassinat d'Astiné,

... « teintes violettes d'un soir tragique, sombres espaces, élans pour la tuer de ces jeunes gens qui l'eussent tant désirée..., elle est seule, sur la berge, avec les deux misérables...

blesse de Venise, il m'annonçait la dédicace de son prochain livre musical, mais il avait déjà dédié à l'Italie ses plus belles musiques. Son esprit comme le mien, avait deux patries, et, pour bien les aimer d'un juste et constant amour, lui et moi, nous n'avons jamais craint de souffrir. Ce sinistre automne ne m'empêche point de répandre sur son cercueil toutes les fleurs italiennes qui lui étaient si chères, de l'anémone du désert ravennate au magnolia des Iles Borromées. G. d'A. »

elle se taisait... comme toute l'eau du fleuve était ridée par le même souffle, ainsi leurs trois cœurs étaient ridés par le même sentiment...

ou encore ce morceau moins achevé mais chargé d'une telle richesse :

... « Sa mère, pour la coiffer, tirait de l'armoire un petit chapeau de velours rouge, qui emplissait l'enfant passionnée du sentiment de la beauté et brisait ses nerfs d'une douceur délicieuse, dont l'ébranlement retentit jusque dans sa chère agonie. Mais elle se contraignait jusqu'à ce qu'elle fût sur la route, où sa mère s'écartait pour rire avec des jeunes gens. Alors, dans l'obscurité descendue, elle sanglotait, comprenant confusément que la vie des êtres sensibles est chose somptueuse et triste ». (« Jardin de Bérénice »). ⁽¹⁾

La troisième génération le rencontra autour de 1905. Confusément, elle pressentait la guerre qui venait et salua en lui un précurseur. En vérité, il était en avance de vingt ans sur lui-même. Il écrivait le roman de *l'Energie Nationale, les Déracinés, l'Appel au soldat*, quand personne ne pensait à la guerre et n'imaginait le redressement de cette France qui semblait amollie et qui résista, comme un seul bloc, à la formidable attaque. La quatrième vague le découvrit à la lueur des années tragiques. Je me souviens de ce Noël angoissé, est-ce 1916 ou 1917 ? où je lus la phrase depuis inoubliée :

« Je fus obsédé à cette époque d'un sentiment intense qui, sans raison apparente, se lève en moi à de longs intervalles : l'idée qu'un jour, ne fût-ce qu'à ma dernière nuit, sur mon oreiller froissé et brûlant, je regretterai de n'avoir pas joui de moi-même, comme toute la nature semble jouir de sa force,

(1) Et ces passages encore, tellement pleins : « Reste, m'a dit la Grèce, où te veulent tes fatalités. Tu n'as pas à masquer, dénaturer, ni forcer ce qu'il y a dans ton cœur, mais simplement à le produire. Demeure à l'Orient de la France, avec ta petite nation, à combattre pour ma beauté que tu n'es pas prédestiné à vivre ». — « Petit garçon, tu n'avais pas tort de mépriser les cuistres, dispensateurs d'éloges et ordonnateurs de la vie, de qui tu dépendais ; tu montrais du goût de te plaire, de fois à autre, par les temps humides, à pleurer dans un coin plutôt de jouer avec ceux que tu n'avais pas choisis ». — « Aujourd'hui, j'habite un rêve fait d'élégance morale et de clairvoyance ; la vulgarité même ne m'atteint pas, car, assis au fond de mon palais lucide, je couvre le scandaleux murmure qui monte des autres vers moi par des airs variés que mon âme me fournit à volonté ».

en laissant mon instinct s'imposer à mon âme en irréfléchi. Persécuté par cette idée fixe, je serrais mon front entre mes mains, et me rejetais en arrière avec une détresse effroyable. »

Et, sur une feuille blanche, qui ne me quittait plus, j'avais copié, au-dessous de cette phrase :

« Premier principe : nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation ; deuxième principe, : ce qui augmente le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser. Conséquence : il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. »

et plus bas :

« Accablé dans mon fauteuil, et, pénétré de la douleur de mon amie, je me sentais infiniment dégoûté de tous, sinon de ceux qui souffrent délicatement et composent dans leur imagination enfiévrée, des bonheurs avec les fragments qu'ils ont entrevus ». ⁽¹⁾

Mais, il faut bien dire, sur tous, l'ascendant de Barrès fut le même. En nous montrant les duretés du monde, et pour nous en préserver, il se faisait notre ami, un ami complaisant et même complice, qui savait toute la puissance des sortilèges enfermés dans ses livres. Quand on l'avait pénétré et qu'on en avait reçu de la chaleur et de la force, une direction ou un enrichissement, on le considérait moins comme un maître que comme un frère aîné, à peine plus âgé que nous, tellement son frémissement, ses vibrations et ses souffrances raffinées nous semblaient proches de nos vingt ans. Sans doute — et

(1) Ce billet eut une aventure. Un soir que les verbes irréguliers allemands se refusaient à entrer dans ma tête latine et que, par la fenêtre ouverte, c'était le mois de mai, j'espérais revoir, au balcon du château, la longue silhouette en rose saumon qui, à l'accoutumée, venait s'y accouder de longues heures à regarder passer au loin les « nuages... les merveilleux nuages », ce soir-là donc, la petite feuille, posée devant moi comme une « Invitation au Voyage » fut surprise par le surveillant, dans sa promenade du haut en bas de la salle d'étude. C'était M. H. Quand il parlait, il donnait l'impression d'être sur une scène et de le vouloir ; fort bien bâti, il bombait le torse comme un lutteur, par un geste si fréquent que c'en était presque un tic. Le billet lu et reposé, il me prit la main d'un mouvement lent et théâtral et plongeant son regard gris dans mes yeux pour donner plus de force à ses paroles, il me dit : « ne rêvez pas et travaillez ; la vie est ensemble plus simple et plus compliquée » de la même voix de baryton qu'à la « Tribune » il chantait « Sancte Michael ». Puis, de son large pas, il reprit sa démarche cadencée et moi ma distraction...

H. Massis l'a montré avec beaucoup de conviction dans ses *Jugements* — le relativisme où il s'est tenu le rendra moins efficace en des époques plus saines et moins agitées. Mais on ne le jugera pas avec justice ni justesse si on ne le place dans l'histoire, et au moment précis, complexe et troublé, de l'histoire, où il est venu. Dans les milieux non croyants, son œuvre d'assainissement intellectuel et moral peut demeurer à haut point salutaire. Jacques Bainville écrivait jadis, dans une page fameuse, que Nietzsche avait servi de réulsif à sa génération. Qui ne voit comment Barrès, et par quelles autres ressources lyriques et quelle autre richesse de continuité, délivrera encore pour longtemps de l'anarchie et du doute les esprits bien faits qui s'y égareront ? La musique de son verbe est impérissable.

Venise, 1924.

Louis GENTINA.